

Mohammed Dib
au début des
années 1990.

portrait



© ANABEL GUERRERO-MENDEZ

Mohammed Dib l'éternel exilé

« Qui aime et connaît bien son peuple rejoint à travers lui l'humanité. » L'écrivain Claude Roy formulait en ces termes l'essence même de l'écriture de Mohammed Dib. Dib, auteur prolifique natif de Tlemcen, contemporain de Kateb Yacine, Albert Camus et Emmanuel Roblès. Disparu il y a dix ans, il compte aujourd'hui parmi les plus importants auteurs de la littérature algérienne de langue française.

Mohammed Dib a mené une carrière éclectique, mais il s'est très tôt impliqué dans les activités syndicales et les mouvements progressistes et communistes. Il a notamment travaillé pour *Alger républicain* au côté d'Albert Camus, et collaboré au journal *Liberté*.

C'est à partir du milieu des années 1940, vers l'âge d'homme, que l'écriture a pris place dans sa vie, sous le signe de la poésie et du militantisme. Un militantisme qui l'a conduit en France, où il s'exila en 1959, après son expulsion d'Algérie par la police coloniale.

Mohammed Dib a laissé à la postérité une œuvre romanesque et poétique de près d'une quarantaine d'ouvrages, dont les thématiques ont évolué au gré de son exil, ses implications et ses voyages. Sa singularité réside à la fois dans cet éclatement des genres et cette fidélité dans les thèmes qui donnent à l'œuvre une indéniable continuité. Cette unité s'est également forgée dans la cohabitation permanente entre une langue française exigeante et un imposant socle de culture arabo-musulmane.

À l'occasion des dix ans de sa disparition, un colloque-hommage s'est tenu le 24 septembre dernier à la Maison de l'Amérique latine à Paris¹. *Qantara* se joint à l'événement avec la publication de ce dossier, qui revient à la fois sur son œuvre et sur son entourage littéraire et familial.

sommaire

analyses

L'écriture comme entre-prise de fusion par Nagget Khadda, professeure des Universités. Elle a enseigné à Alger, Paris 13, Paris 8 et Montpellier 3. Elle est spécialiste de l'œuvre de Mohammed Dib auquel elle a consacré plusieurs études et plusieurs ouvrages.

« Algérie », humanité souffrante par Nathalie Philippe, écrivain et chargée de mission Livre à l'Institut français.

Tlemcen, cité fondamentale par Sabeha Benmansour, professeure de lettres françaises à l'Université Aboubekr-Belkaïd de Tlemcen, présidente-fondatrice de l'association La Grande maison.

témoignages

« Le poème est notre miroir, quand nous le désirons » par Habib Tengour, écrivain, poète et sociologue.

Un écrivain de lumière par Yahia Belaski, écrivain, auteur de nouvelles et de romans dont *Une longue nuit d'absence* (éd. Vents d'ailleurs, 2012).

C'était notre père par Catherine et Faïz Dib, enfants de l'écrivain.

À l'ombre gardienne d'un poète par Gabriel Mwènè Okoundji, poète.

inédit

« D'écrire, vous aide à vivre... » par Mohammed Dib.

Dossier coordonné par Nathalie Philippe

Remerciements à Colette, Catherine et Faïz Dib pour nous avoir donné accès à leurs archives familiales.

1. Colloque organisé par l'Institut français et la famille de l'écrivain. Programme disponible sur le site de l'Institut français : www.institutfrancais.com/fr/actualités/mohammed-dib-sur-les-chemins-du-monde



© E. CARDENAS/ALGER RÉPUBLICAIN

L'écriture comme entreprise de fusion

Ci-dessus : **Mohammed Dib** en 1950, dans les locaux d'Alger républicain.

Page suivante : **Tlemcen, passage des Arcades**, le long de la mosquée de Sidi-Bou-Médine. Photo prise par l'écrivain dans les années 1940.

2. Mohammed Dib, *Le Métier à tisser*, Points Seuil, p. 12.

3. Mohammed Dib, *Tlemcen ou les lieux de l'écriture*, éd. Revue noire, 1994, p. 43.

Dib est, on le sait, l'écrivain algérien de langue française qui a le plus contribué à asseoir le prestige de l'excroissance maghrébine de la littérature française en lui donnant une vigueur garante de sa pérennité. Il n'est pas abusif d'affirmer que l'écrivain a testé la plupart des procédures mises en œuvre par les différents auteurs francophones pour plier la langue française aux exigences d'un « à dire » nouveau, déterritorialisé par rapport à ce que son histoire endogène l'avait habituée à véhiculer.

Toutefois la grande originalité de l'écriture dibienne ne réside pas dans ces indices, somme toute repérables sinon signifiants, du déport de la langue française hors de son champ d'évolution depuis le Moyen Âge.

Sa singularité réside dans l'extrême sophistication avec laquelle il instille une culture dans une autre au point de gommer les frontières sensées les distinguer. Progressivement, le travail de l'écriture chez Dib en est venu à transformer sa langue d'écriture du statut de langue étrangère apprivoisée pour les besoins d'une expression personnelle en langue constitutive de son être profond, comme une peau inséparable de sa chair. En fait, la quête d'une langue propre – aventure commune à tout grand écrivain – a revêtu chez notre auteur la dimension d'une entreprise de fusion de deux univers culturels sans bord commun sinon celui de la méconnaissance de l'autre, voire du déni. De sorte que l'œuvre dibienne

nous donne à voir, en un saisissant raccourci et à l'extrême pointe de la réussite, le travail d'intégration que des cultures en présence – fussent-elles conflictuelles – opèrent en sous-main, parfois à l'insu des protagonistes et, le plus souvent, sur une longue durée. Tout se passe comme si le tropisme universaliste inhérent à toute grande littérature avait été exacerbé sous la plume de Dib pour donner cette langue française d'une absolue correction, d'une suprême élégance qui, à l'oreille d'un natif de la langue, expert prestigieux en matière de création littéraire comme l'était Aragon, résonnait avec des harmoniques étranges.

Au cœur de cette identité qui spécifie l'œuvre dibienne, son secret de fabrication réside, me semble-t-il, dans cette capacité de l'écrivain à tenir ensemble et à allier au sens fort du terme les deux veines structurantes de sa personnalité : son amour de la langue et de la littérature françaises et sa passion pour la pensée soufie. Aux premières il avait été initié sur les bancs de l'école française (républicaine et laïque) puis dans les cercles culturels progressistes de l'Algérie colonisée. Quant à la seconde, il en avait été imprégné, dès l'enfance, dans son milieu familial issu de la corporation des artisans poètes-musiciens ; pensée diffuse dans la société cultivée du Tlemcen de son adolescence.

Présente dès les premières publications (et notamment dans le poème *Véga*, 1947), cette double postulation de l'écriture dibienne s'est précisée, affinée, renforcée au fur et à mesure que l'œuvre se développait, pour atteindre dans les derniers opus comme *Simorgh*, son plein épanouissement. L'univers mental dans lequel évoluent les personnages de Dib est la preuve, s'il en fallait une, de la possible émergence d'un universalisme à multiples entrées car il bat en brèche la surpuissante illusion de l'absence de porosité entre civilisation islamique et civilisation moderne occidentale comme il récuse absolument la belliqueuse thèse essentialiste de « guerre de civilisations ». • **Nagget Khadda**

«Algérie», humanité souffrante

Parmi les ouvrages les plus connus de Mohammed Dib, s'impose notamment la fameuse trilogie «Algérie» qui figure parmi ses premières publications: *La Grande Maison* (1952), *L'Incendie* (1954) et *Le Métier à tisser* (1957), trois romans publiés au Seuil et qui sont devenus de véritables classiques de la littérature algérienne, peignant la misérable condition du peuple algérien juste avant la guerre.

Il s'agit de trois romans d'apprentissage dont le héros central est le jeune Omar, issu d'une famille démunie et orpheline de père. Sa mère, Aini, sans ressources, tire le diable par la queue et a pour seule préoccupation de vaincre la faim qui la terrasse ainsi que ses trois enfants, Omar et ses deux sœurs. Une peine à laquelle s'ajoute la présence de grand-mère Mama, paralysique et abandonnée par le reste de la famille. La colère et la prière sont ce qui anime cette femme qui a perdu tout espoir, au point de brimer les rêves de son fils: «*Je t'en conjure, mère, n'aies pas peur... Je sais que cette peur existe parfois: tu la nommes le Destin. [...] Je t'en conjure, apprends que ce pouvoir n'est nulle part, que la vie n'est pas une renonciation. Ne renie pas mon espoir au nom de ton impulsion maternelle...*»²

Les lieux de cette trilogie sont Dar Sbitar, un quartier de Tlemcen, pour *La Grande Maison* et *Le Métier à tisser*, et Bni Boublen, village minuscule à flanc de montagnes, théâtre de la révolte paysanne dans *L'Incendie*. L'enfance errante puis l'adolescence du jeune Omar qui finira apprenti tisserand se déroulent bien en amont de la guerre, dans l'Algérie des années 1940.

Ce qui marque fondamentalement à la lecture de ces trois romans, ce sont d'abord la dictature de la faim, les morsures du froid ou bien la brûlure du soleil, la misère, le labeur, la mendicité: autant de stigmates de la condition du peuple arabe en milieu urbain comme en milieu rural. Toute velléité d'insurrection est brimée par

le pouvoir colonial et la détresse des peuples les déshumanise, parfois jusqu'à la possession à l'instar du personnage d'Attyka dans *La Grande Maison*, qui prédit la fin du monde imminente ou implore le ciel qu'on lui donne du miel et du pain. La trilogie «Algérie» est le chef-d'œuvre à la fois poétique – car les lieux le sont – et réaliste – il s'agit d'un contexte précis de l'histoire contemporaine – d'une humanité souffrante. Un hommage rendu au destin d'un peuple. •

Nathalie Philippe



© MOHAMMED DIB

Tlemcen, cité fondamentale

Résolument moderne et inscrite dans une démarche universaliste, l'œuvre de Mohammed Dib est aussi fortement ancrée dans le contexte socioculturel qui l'a vu naître. Ville natale de l'écrivain et «son premier lieu d'écriture», Tlemcen, vieille cité au riche passé, fut pour sa sensibilité le lieu de la découverte du monde, sa première grille de lecture de ce même monde, et la base des élaborations littéraires ultérieures.

Mohammed Dib le dit lui-même: «*Avant que la conscience n'ouvre les yeux sur le paysage, déjà sa relation avec lui est établie. Elle a déjà fait maintes découvertes et s'en est nourrie*»³, s'affirmant ainsi sans réserve dans une interrelation intimement vécue, intériorisée, de ces mêmes lieux à leur représentation. Plus qu'une simple référence géographique, l'espace premier de ses écritures est inscrit, comme «manière d'être» dans la trame d'une existence où se côtoient l'homme, l'œuvre et tout le contexte au cœur duquel elle se déploie. Une forme de «complicité» qui s'érige en code d'accès à une dimension intime de l'œuvre, à des réseaux de signification dont les extrêmes ramifications nous conduisent invariablement de l'homme à ses lieux, des lieux à leur représentation littéraire, de la référence première à son expression métaphorique.

Car, habitée par le vécu de ces lieux et le souvenir que Dib en garde, l'œuvre a aussi cette magnifique aptitude à les réactiver constamment. En effet, au moment même où tout porte à croire qu'il s'en est

éloigné pour voguer vers d'autres horizons, Tlemcen, point d'origine, mais cette fois sans cesse décentré, déplacé, revient, réactif, réactualisé dans des représentations nouvelles qui font de la référence le lieu de l'ambiguïté de cette même référence.

S'inscrivant dans le climat d'oppression de la réalité coloniale, ses premiers écrits font de la restauration d'une identité collective l'exigence à partir de laquelle toute quête identitaire individuelle peut seulement se penser. Tlemcen et la campagne qui l'environne sont la trame sur laquelle, à la fois témoin et acteur, l'auteur va retisser cette identité en la nommant, en la dévoilant dans ses moindres ramifications. C'est sous sa plume que s'affiche une existence au cœur des difficultés où elle se démène, s'affirme la présence d'un mode d'être au monde qui laisse à penser que, même mise à mal par l'événement, cette identité ancrée dans l'épaisseur de son Histoire peut à la fois y puiser sa capacité de résistance mais aussi d'intégration à tout ce qui, de l'extérieur, viendrait, même dans des conditions douloureuses et fortement contestées, l'enrichir.

Dans la conjonction de l'espace ainsi évoqué et d'une expérience individuelle toujours renouvelée, naît «son» Tlemcen, lieu d'une permanence qui assure la métamorphose, lieu d'observation et d'affirmation de valeurs générales: ce qui confère à un discours éminemment «tlemcénien» une portée universaliste. •

Sabeha Benmansour

portrait

« Le poème est notre miroir, quand nous le désirons⁴ »

Mohammed Dib est poète, avant tout. L'audience considérable de la trilogie « Algérie », dès la parution de *La Grande Maison*, en 1952, a totalement éclipsé ce fait. Les études universitaires sur l'œuvre, en ne s'intéressant qu'à la partie romanesque, ont perpétué l'occultation. Il faut pourtant se rendre à l'évidence, Mohammed Dib a toujours envisagé son travail d'écriture en poète. Il est celui qui, une fois homme, n'a pas aboli ce qui était de l'enfant. Cet enfant qui hante l'œuvre depuis le petit Omar de la trilogie au dernier recueil inédit *La Jazzotte*⁵. L'enfant est sans complexe à l'égard de son vis-à-vis et ne s'en laisse pas conter (compter) facilement. Il a la tête dans les étoiles et sait prendre soin des arbres. Curieux, émerveillé devant le miroir, il se frotte les yeux pour voir. L'obscurité le trouble, mais il persiste à regarder. Ce n'est pas pour se reconnaître, cela ne sert à rien. C'est

autre chose qu'il cherche à saisir. Aspiration dont rend compte déjà un des premiers poèmes, publié en 1947 : « *Un seul pilier dorique / Sépare le vide / Et le poète* » (Véga).



Plus tard, son ami Guillevic l'entraînera avec lui dans l'aventure. Et « *Les choses ouvrirent / d'elles-mêmes les yeux* » (L.A. Trip). « *Y rôde l'écho d'un pas / et c'est la fraîcheur déjà* » (*Feu beau feu*)... Le périple n'est pas sans embûches ni tristesse. Il imprime ses péripéties au poème; peu à peu, le dépouille des oripeaux du siècle. C'est par ce dépouillement, lent, douloureux, que le poème accède au dévoilement.

Le miroir est obscur, le poète l'est aussi, mais « *le poème se reconnaît de lui-même* » (Simorgh). En fin de compte, cela est sans importance, comme de connaître ou d'être connu/reconnu. Le face-à-face ne dévoile pas plus que le miroir. « *Ce qui s'éloigne en silence / pour laisser la nuit revenir* » (L.A. Trip) reste secret comme au premier jour de la quête. Alors? « *Le dire* »? « *Non dire* »? Ce qu'il a été possible de dire une vie durant... •

Habib Tengour

Un écrivain de lumière

Si j'associe Kateb Yacine à l'engagement intellectuel et au combat contre l'injustice et pour les libertés – non que Dib ne le soit pas, loin de là –, Mohammed Dib signifie pour moi la lumière. Et quelle ne fut mon étonnement de lire Aragon dire des textes de l'écrivain : « *Ces poèmes sont écrits pour le très grand soleil d'Afrique.* » Donc pour moi, l'enfant d'Algérie et de l'Afrique par conséquent, enfant de la lumière, ce qui rejoint mes origines, les fils du jour, les *Néhari*, ceux qui sont nés à la lumière du jour.

Mohammed Dib est lumière. Depuis mon enfance à Oran. Ses romans, *La Grande Maison*, *L'Incendie*, *Le Métier à tisser*, parus durant la guerre d'Algérie, étaient au programme de ma scolarité et j'ai pu toucher du doigt comment l'écri-

vain avait mis au jour ma vie et celle des miens. Depuis, il est synonyme de lumière. Même lorsqu'il bifurque avec des textes tels *Qui se souvient de la mer*, *Cours sur la rive sauvage* et *La Danse du roi*, sa lumière ne cessera de m'accompagner, la lumière d'Algérie qui, adolescent, m'accablait car synonyme de léthargie et d'immobilisme puis, adulte, me permettait d'aller vers le monde.

Un jour, je l'ai vu. Pas rencontré, non – je n'ai pas eu ce bonheur –, juste vu. Et j'ai vu son visage serein, doux, engageant comme dirait Alain Mabanckou, chaleureux, en un mot baigné de lumière. J'avais compris pourquoi il m'illuminait. Cet homme, écrivain au talent reconnu dont « *l'œuvre littéraire est aujourd'hui la plus importante de la*

*production algérienne en langue française*⁶ », était un homme bon au sens qu'en donne le professeur Jean-François Mattéi lorsqu'il parle d'Albert Camus. Pour la petite histoire, ces deux-là se sont rencontrés dès 1948 à Sidi Madani, dans la région de Blida.

Je ne connaissais de Mohammed Dib que ses romans. Grâce au poète et anthropologue Habib Tengour, qui a établi et annoté l'édition des textes poétique de Dib⁷, j'ai découvert que le romancier « *était pleinement poète* » et la lumière crût. Lire cet extrait : « *Les mots que je porte / Sur la langue sont / Une étrange annonce...* » est devenu pour moi une façon d'attirer la lumière, celle de Dib. •

Yahia Belaski

4. Mohammed Dib, *Simorgh*, Albin Michel, 2003.

5. Voir notre édition des œuvres poétiques complètes de Mohammed Dib aux Éditions de la Différence, 2007.

6. Nagget Khadda in *Mohammed Dib, cette intempestive voix recluse*, Edisud, 2003.

7. *Œuvres complètes de Mohammed Dib. Poésies*, édition établie et présentée par Habib Tengour, La Différence, 2007.



C'était notre père

Il y a des souvenirs diffus, le crépitement d'une machine à écrire, des alternances de silence le jour et d'éclats de voix joyeux le soir... Cela se passait dans les années 1950, à la « petite maison » de Tlemcen où nous habitions, aux Cabrières, non loin de Mougins, dans les années 1960, à La Celle Saint-Cloud ensuite.

Un souvenir de rentrée scolaire: notre père nous conduisait à l'école, nous tenant fermement par la main; les bourrasques étaient violentes ce jour-là. Il nous tenait très fort et nous protégeait. Il nous a toujours protégés et aimés à sa manière discrète, respectueuse et subtile. Il recouvrait nos livres lorsque nous étions petits, s'intéressait à notre matériel, à nos cours: littérature, histoire, géographie, sciences... Il évoquait parfois des figures exceptionnelles de sa jeunesse, comme ses professeurs au lycée de Tlemcen: ils avaient posé les bases d'une culture qui était devenue, par la suite, impressionnante!

Avec cela, il possédait une curiosité toujours à l'affût, dans tous les domaines. Il était doué en musique, en peinture, il aimait faire la cuisine et pratiquer des activités manuelles. Le premier trait de sa personnalité était l'élégance,

celle d'un « gentleman tlemcénien ». Rien n'était énoncé avec dogmatisme mais au contraire avec légèreté, souvent sous forme d'énigmes ou de contes: c'était le contraire d'un pédant. Littérature, peinture, musique étaient nos sujets de conversation. Il y avait les préférés, inlassablement commentés en famille: Joseph Conrad, Henry James, Virginia Woolf, Thomas Mann, Robert Musil, Franz Kafka, Tolstoï, Faulkner. En musique, c'était à qui admirerait le plus les lieder de Schubert,

Beethoven, la musique andalouse...

Il y avait aussi les voyages! Nous préférons la Toscane et la Bavière. Il y avait deux longues périodes, celle précédant le voyage puis celle où nous le commentions. Entre les deux, le voyage lui-même était comme un prétexte à inventer des mondes imaginaires, remplis d'histoire et de beauté.

La cuisine et les traditions tlemceniennes, le cinéma, la science-fiction constituaient d'autres sujets de conversation importants. Le

dimanche, après un couscous incomparable, nous écoutions une émission musicale à la radio en prenant le café, puis c'était la promenade dans la forêt de Saint-Germain-en-Laye. Les bouquinistes et les brocanteurs étaient une autre activité familiale. Cette atmosphère était très prenante et nous étions loin de nous douter, alors, que notre père, tout enthousiaste qu'il était, nous laissait entièrement libres d'entendre son message.

Dans la vie quotidienne, il était d'une régularité d'horloge et tout en raffinement. D'une certaine manière il était bien le père classique de ce temps-là, celui que l'on respecte sans mot dire; mais par sa sensibilité et son empathie, c'était un *pater familias* hors du commun. Il se mettait à notre place et sentait nos chagrins et contrariétés d'enfants. Sa tolérance pour nos passions d'adolescents fut étonnante, avec le recul: vous n'imaginez sans doute pas que le même morceau des Who ou de Jimmy Hendrix pouvait passer vingt fois par jour, alors qu'il écrivait! Et après le silence presque inviolé la journée, consacrée au travail d'écriture, revenaient les conversations chaleureuses interrompues la veille... ●

Catherine et Faïz Dib

**Mohammed Dib
au côté de Rachid
Koräichi.** D. R.

Page précédente:
**Portrait de
Mohammed Dib
par Sauveur
Galliéro, années
1950.** D. R.

À l'ombre gardienne d'un poète

L'hommage que je rends au grand poète, compagnon de route de Kateb Yacine, complice de Guillevic, sera ma relecture d'*Ombre gardienne*, source qui d'emblée annonce l'écoulement de l'œuvre du poète et son apogée. Ce recueil paraît en 1960 mais certains des chants qui le composent – *Été, Vêga* – remontent à 1947 et sont parus dans le numéro spécial que consacra la revue *Forge* à la jeune poésie nord-africaine.

D'un poème à l'autre, on ne peut qu'être frappé par la densité du chant, qui par moment déconcerte par la succession inattendue de vers d'amour, de rêve, d'ailleurs, de néant... et de thèmes aux allures métaphysiques. « *Je ne suis pas sûr de vraiment l'entendre, d'avoir droit de l'entendre* », avouera humblement Louis Aragon dans sa préface dont on peut lire: « *Cet homme d'un pays qui n'a rien à voir avec les arbres de ma fenêtre, les fleuves de mes quais, les pierres de nos cathédrales, parle avec les mots de Villon et de Péguy.* »

Ce premier recueil, début d'un long itinéraire poétique, est à replacer dans le contexte de sa genèse. *Ombre gardienne* est le cri d'un poète, fils d'Afrique face à la brûlure de l'Histoire, à l'heure même du règne de la colonisation. Le jeune poète, inquiet, n'exprime-t-il pas alors une terrible vision du monde? « *Il n'est pas ombre que vous / n'ayez songée dérisoire.* »

Ô Dib, cher aîné, ta voix toujours parmi nous:

« *Moi qui parle, Algérie, / Peut-être ne suis-je / Que la plus banale de tes femmes / Mais ma voix ne s'arrêtera pas / De hêler plaines et montagnes.* » ● Gabriel Mwènè Okoundji

Mohammed Dib
à Paris en 1963.

Un inédit de Mohammed Dib : « D'écrire, vous aide à vivre... »

D'écrire, vous aide à vivre, vous protège contre les agressions extérieures et intérieures. Mais cela ne dure que le temps que vous prend l'écriture d'une œuvre. Et tout est à recommencer. Et l'on recommence probablement pour cette raison, le plus souvent.

Certes on n'écrit pas que guidé par de tels motifs mais aussi pour faire justice de certaines choses ou pour rendre justice à d'autres. Vous concevez alors votre œuvre, dans la première perspective, comme une machine de guerre, et vous n'avez qu'un souci = tirer, mitrailler, canonner, tandis que dans la seconde perspective vous dresserez un acte d'accusation qui sera en même temps un plaidoyer et, dans ce cas, vous n'avez qu'un souci : crier, en appeler à témoin. Ainsi déjà avaient fait les Tragiques grecs.

Mais d'abord on n'écrit que par nécessité et jamais autrement, payé qu'on est par plus de peines que d'argent, et dans l'impatience où l'on est de s'en prendre à soi-même, de se mesurer avec soi-même.

Ce que je ressens après avoir fini un livre, et surtout après l'avoir publié : c'est d'avoir déployé des efforts désespérés pour saisir quelque chose de capital et d'indéfinissable en même temps, et finalement de n'y avoir pas réussi, et que c'est encore à recommencer, qu'il faut encore une fois déployer les mêmes efforts, remettre la lourde machine en marche. Aussi bien m'est-il difficile de parler de mes livres passés, jusques et y compris du tout dernier. Ils ne sont plus à mes yeux que les



© MULLER

témoins et les preuves de tentatives avortées, ils ne sont que peaux abandonnées après la mue, noix vides. Mais je peux encore moins parler du travail en cours : comment en parler si dans et par ce travail je vais à la découverte ou plutôt à la recherche de ce quelque chose dont j'ignore ce qu'il sera, à supposer que je le sache jamais à un moment ou à un autre. Même en ce moment où je suis ici, présent devant vous, en réalité je n'y suis pas ou seulement à moitié ou seulement pour partie, parce que je suis là-bas où la nouvelle œuvre est en train de se faire, de se passer, de s'écrire et où ne puis ne pas être présent, ce qui explique par exemple pourquoi j'ai besoin de ces notes, pour vous parler, c'est que mon esprit en ce moment est là-bas où mon livre est en gestation.

Un livre achevé d'écrire se referme sur lui-même, il m'exclut, il me devient une énigme. ●

Pour en savoir plus

Bio- et bibliographie

<http://www.babelio.com/auteur/Mohammed-Dib/15687>

Présentation de l'auteur et de son œuvre, bibliographies et documents

<http://www.limag.refer.org/Volumes/Dib.htm>

<http://laplume francophonee.wordpress.com/category/dossiers-auteurs/mohammed-dib>

Portrait d'Albert Camus par Mohammed Dib

<http://www.fabrique desens.net/Portrait-d-Albert-Camus-par>